

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

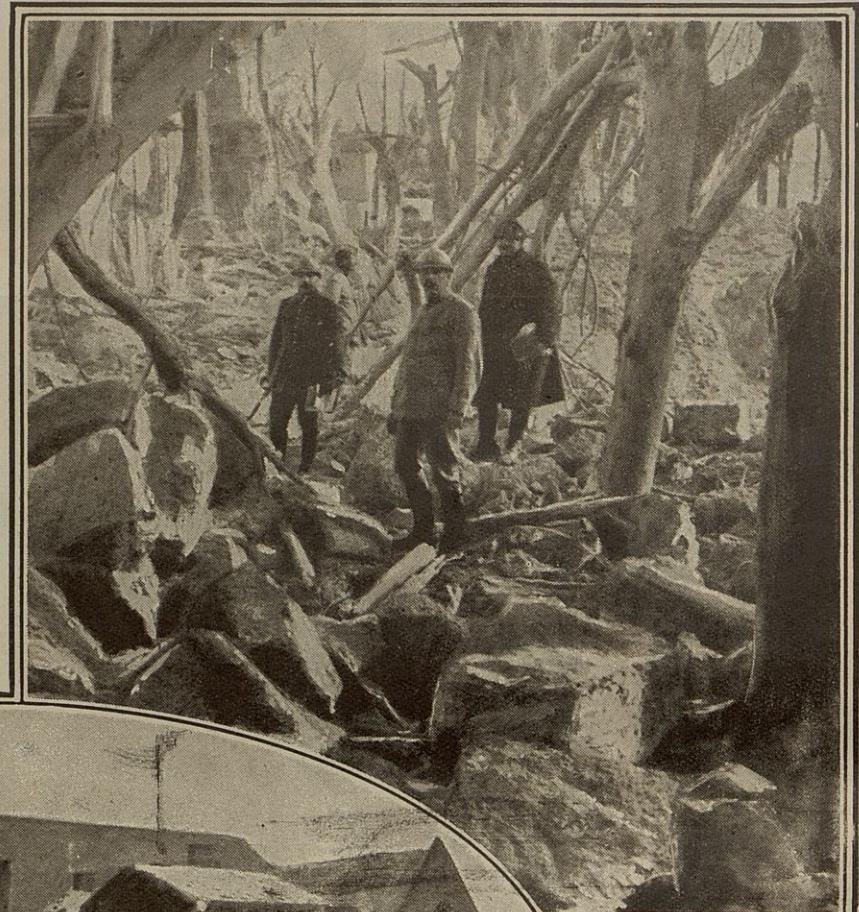
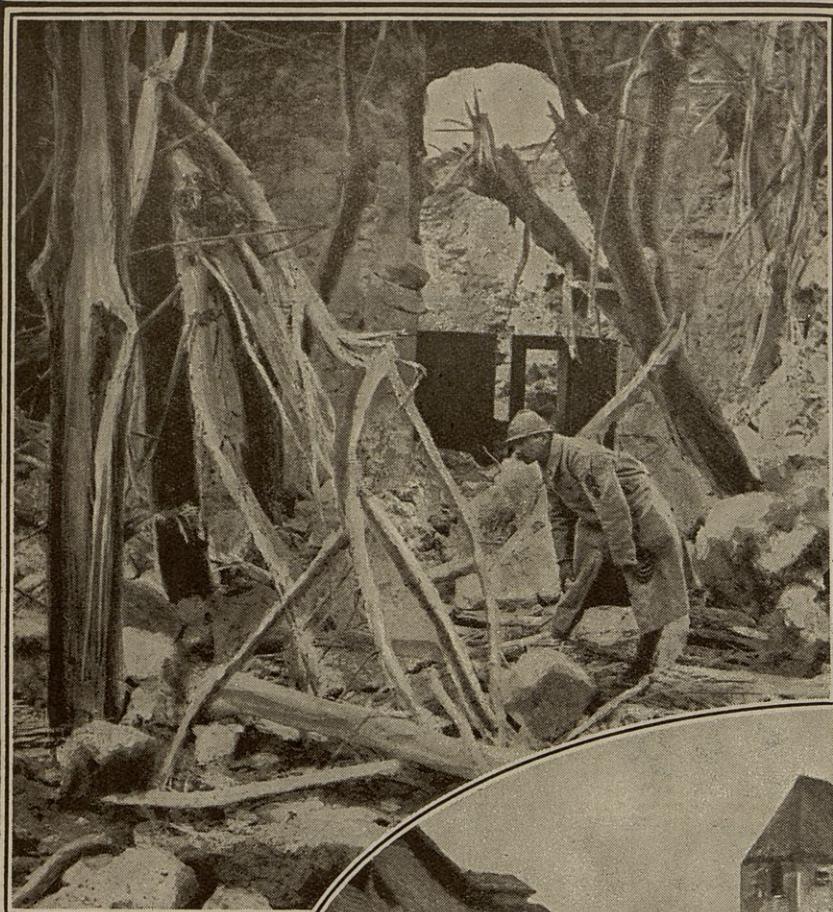
Général Ruquoy
CHEF D'ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE BELGE

SERVICE PHOT.
DE L'ARMÉE BELGE

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

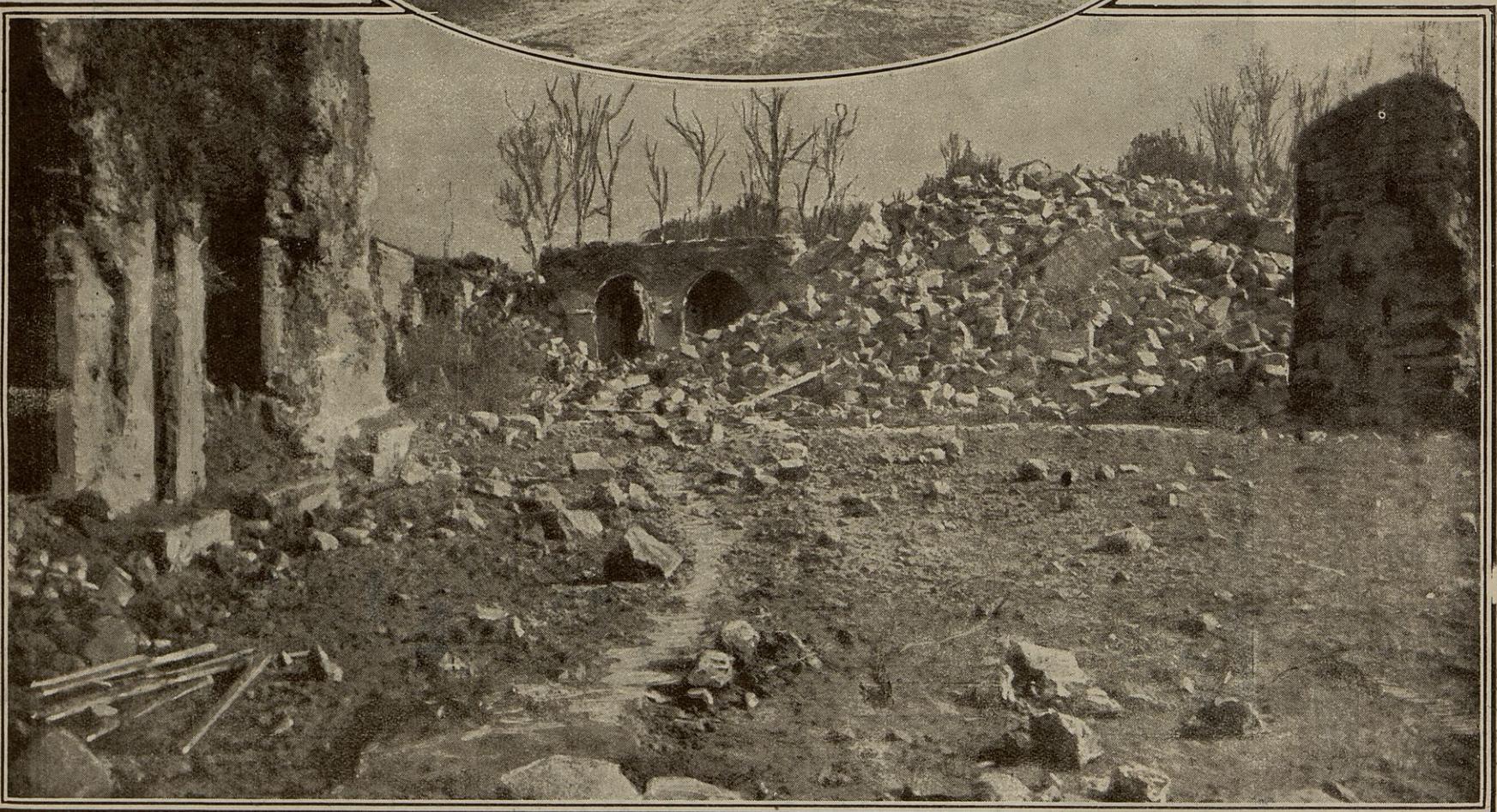
LE CHATEAU DE COUCY DÉTRUIT PAR LES ALLEMANDS



Une porte dans les remparts de Coucy-le-Château, qui enseraient complètement la petite ville dont ils rappelaient le glorieux passé. De jolies promenades les entouraient.



Les arbres qui entouraient le château ont été hachés par les blocs de maçonnerie et les débris que l'explosion du donjon projeta aux alentours dans un rayon étendu.



Nous avons donné dans un récent numéro une vue du célèbre château de Coucy ; voici l'état dans lequel les Boches ont laissé ce monument incomparable qu'ils ont détruit, disent-ils, afin que son donjon ne puisse nous servir d'observatoire. Ce monceau de décombres et quelques vestiges de soubassements marquent seuls l'emplacement de la puissante demeure d'Enguerrand de Coucy, qui faisait l'admiration des archéologues. Dans le médaillon : un coin de la petite ville, où s'est exercée aussi la fureur des barbares.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 5 au 12 Avril

LNE grande victoire de l'armée britannique a marqué cette période. Le front que nos alliés occupaient se divisait, d'une manière générale, en deux parties : d'Ypres à Arras et d'Arras à la jonction avec l'armée française vers Saint-Quentin. La retraite allemande de l'Ancre avait réveillé la guerre de mouvement au sud d'Arras. Mais entre Arras et Ypres se poursuivait sans incidents notables la guerre de tranchées et de coups de main. Or c'est dans cette dernière partie du front, dans le secteur entre Arras et Lens, que nos alliés, prenant subitement l'offensive le 9, ont une fois de plus fait sentir durement leur supériorité à l'armée allemande. En deux jours de combats d'une violence extrême, et où les Canadiens se distinguèrent tout particulièrement, l'armée britannique enlevait à l'ennemi une bande de pays de 3 à 7 kilomètres de profondeur sur 22 kilomètres de front, entre Givenchy-en-Gohelle et Hénin-sur-Cojeul ; des positions très importantes s'y trouvent enclavées, telles la fameuse falaise couronnée par la crête de Vimy, défendue par des travaux formidables et qui domine toute la plaine de Lens.

En même temps, d'autres actions se déroulaient entre le Cojeul et l'ouest de Saint-Quentin et permettaient à nos alliés de réaliser des progrès intéressants en direction de Cambrai.

Au 10, la victoire de nos alliés coûtait déjà aux Allemands 11.000 prisonniers, 100 canons, 60 mortiers, 165 mitrailleuses ; les pertes en tués et blessés étaient immenses ... et la bataille n'était pas finie.

Le 11 voit se continuer la série de ces brillants succès. Le front de nos alliés se trouve ce jour-là porté en dehors d'une ligne Farbus, Fampoux, Monchy-le-Preux ; en direction de Cambrai ils ont atteint le nord du village de Louverval. Les Allemands, dont les tranchées bordaient, il y a quelques jours, les faubourgs d'Arras, en sont maintenant éloignés de plus de 8 kilomètres.

La brillante victoire que nous venons de signaler n'a pas fait oublier à nos alliés la nécessité de poursuivre les opérations qui ont pour but direct Saint-Quentin. Au 8, ils étaient, à vol d'oiseau, à moins de 1.500 mètres de cette malheureuse ville qui paraît être incendiée systématiquement, quartier par quartier. Le 10, les Anglais, en progression dans cette direction, chassaient l'ennemi des hauteurs qu'il occupait entre Hargicourt, au nord-est à peu près de Roisel, et Le Verguier, à l'est de Péronne. Cette dernière localité se trouve à environ 6 kilomètres du canal de Saint-Quentin.

Sur le front français, des progrès notables ont été encore réalisés en direction de Saint-Quentin. Nos armées opèrent sur un terrain difficile, et les Allemands leur opposent une résistance acharnée, étant probablement arrivés sur des lignes dont ils comptent faire leur front le plus longtemps possible. Malgré leur ténacité cependant, et la violence de la plupart de leurs contre-attaques, nous n'avons pas cessé de les refouler peu à peu et n'avons eu à enregistrer aucun échec. Nos troupes ont dû poursuivre leurs opérations par un temps fort mauvais. Quoi qu'il en soit, les départements de l'Oise et de la Somme sont actuellement débarrassés de toute occupation allemande. Dès le 4, nos reconnaissances atteignent les faubourgs sud-ouest de Saint-Quentin, mais ne poussent pas plus avant. De la Somme à l'Oise l'ennemi est rejeté au delà de la ligne Grugies, Urvillers, Moy, et au sud de l'Ailette nos troupes s'emparent du village de Laffaux.

On ne signale aucune grande action sur cette partie du front le lendemain ; mais le 6 et le 7 nous réalisons des progrès appréciables au nord de Landricourt. Le 11, au sud de l'Oise, nous sommes attaqués dans la région de Coucy et, après avoir perdu pied, nous reprenons nos positions. D'ailleurs, du 6 au 10, les opérations de détail ont été fréquentes dans tous les secteurs de ce front. L'artillerie tonne sans discontinuer, et nos hommes gagnent toujours ici ou là un peu de terrain.

Sur la partie du front entre l'Aisne et l'Alsace, les Allemands se sont montrés assez entreprenants. Le 5, ils nous attaquent au nord-ouest de Reims, entre Sapigneul et la ferme du Godat, sur un front de 2.500 mètres. Ils engagent là des forces importantes : le but de l'attaque est de nous rejeter sur la rive gauche du canal de l'Aisne. Nous commençons par perdre, dans la surprise de l'attaque, quelques tranchées de première ligne ; mais bientôt nous les réoccupons et nos troupes poussent même le lende-

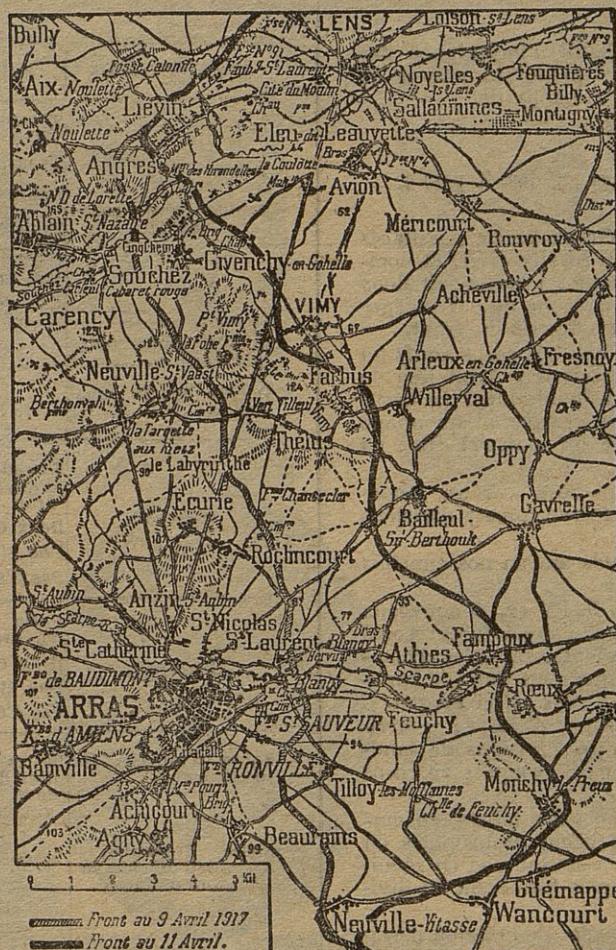
main à l'est de Sapigneul. Une autre attaque allemande se produit, le 9 avril, au nord-ouest de Reims, en face de Courcy. Elle échoue sous nos tirs de barrage et notre infanterie disperse des détachements qui cherchaient à nous surprendre par le sud de Courcy. Le 10, encore dans la région de Reims, nous avons à repousser un coup de main au nord de Sillery. D'autres attaques contre nos lignes méritent d'être signalées : le 4, vers Prostes et Aubérive ; le 7, au sud de la Ville-au-Bois ; le 5, en Argonne, au nord de Vienne-le-Château ; le 7, dans la même région : vallée de l'Aire ; le 8, dans les Vosges et en Alsace ; le 9, en forêt de Parroy. Nous-mêmes avons à diverses reprises cherché à surprendre l'ennemi, notamment le 6 en Argonne, à la Fille-Morte ; le 7 sur la rive gauche de la Meuse, au bois d'Avocourt ; le 11 dans la région du Ban-de-Sapt. Toutes ces petites opérations ont tourné à notre avantage : nous y avons fait des prisonniers et détruit des Allemands.

Reims est depuis quelque temps soumis tous les jours à un bombardement effroyable : c'est par milliers qu'y tombent les obus. Les Boches s'appliquent visiblement à détruire la ville quartier par quartier. C'est leur manière de se venger des échecs que nous leur infligeons, car il est à remarquer que, soit qu'on les attaque ou qu'ils prennent l'initiative, ils sont toujours battus. Quoi qu'il en soit, les ruines de Reims deviennent de plus en plus intenables, les autorités ont dû en faire partir la plupart des habitants qui s'y trouvaient encore.

La guerre aérienne est toujours aussi glo-rieusement menée par nos intrépides pilotes : une noble émulation règne entre aviateurs français et britanniques. Leurs travaux sont pour le commandement d'un précieux concours. Les bombardements qu'ils effectuent, les batailles qu'ils livrent ne peuvent plus se compter. Nous avons à signaler chez nous quatre nouveaux as : l'adjudant Douchy, qui en est à son 6^e boche abattu ; l'adjudant Ortoli, qui en est au 8^e ; le capitaine Matton, et le sous-lieutenant Régnier.

Un événement d'une portée considérable s'est produit le 6 avril. A la suite des criminels et incessants attentats dont l'Allemagne se rend journalement coupable envers les neutres, et dont les Etats-Unis ont eu particulièrement à souffrir, la grande République lui a déclaré la guerre. Les négociations et les formes dont le président Wilson a entouré le fait de la déclaration ont permis de constater qu'il est approuvé par l'immense majorité de la nation américaine. La république de Panama a ses intérêts moraux et matériels liés à ceux des Etats-Unis. La république de Cuba a, elle aussi, déclaré l'état de guerre avec l'Allemagne. Le gouvernement brésilien a rompu les relations diplomatiques avec Berlin. L'Argentine, la Guatemala déclarent qu'ils s'inspirent des mêmes principes que

les Etats-Unis : des ruptures sont imminent. La lointaine Chine, elle-même, n'a pas pu rester indifférente devant le danger que le triomphe de la kultur ferait courir à l'humanité ; elle a renvoyé aux Allemands le diplomate qui les représentait. Ainsi toutes les nations se déclarent l'une après l'autre contre les ennemis de la civilisation.



LE TERRAIN DE LA BATAILLE D'ARRAS

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL RUQUOY

Né le 3 novembre 1861 à Frasnes-les-Buisséval, le général Ruquoy sort du rang. Fils de soldat, il entre dès l'âge de onze ans à l'école des enfants de troupe. A seize ans, il passe au 7^e de ligne où il conquiert tous les grades subalternes ; sous-lieutenant, il entre à l'Ecole de guerre en 1890 pour en sortir en 1893 avec le diplôme d'adjoint d'état-major. Fait sa carrière dans les chasseurs ; lorsque la guerre éclata, il commandait comme colonel le 3^e régiment. Blessé sous Anvers, il fut nommé officier de l'ordre de Léopold lors de la deuxième sortie de cette place pour avoir enlevé à la baïonnette avec son régiment le village de Den-Dries fortement organisé par les Allemands.

Blessé grièvement à la bataille de l'Yser, il ne reprit du service qu'en mars 1915. Nommé général en juin 1915, il fut placé à la tête de la 5^e division de l'armée belge. En janvier 1917 il était désigné pour remplacer le général Wielemans, décédé, en qualité de chef d'état-major général.

Quelques jours avant d'être appelé à ces hautes fonctions, le général Ruquoy avait eu la douleur de voir son fils, sous-lieutenant, âgé de dix-huit ans, tué aux tranchées de première ligne.

L'ARMÉE ALLEMANDE

APRÈS DEUX ANS DE GUERRE

Les effectifs. — Au début de la guerre, en août 1914, l'Allemagne disposait de 4.900.000 hommes se répartissant en :

Active : 870.000 hommes ;

Réserve : 1.180.000 hommes ;

Landwehr 1^{er} ban : 970.000 hommes ;

Landwehr 2^{er} ban : 1.000.000 d'hommes ;

Landsturm instruit : 875.000 hommes.

Ces éléments correspondent à notre régime militaire de la façon suivante :

Active	Active
Réserve	5 premières classes de réserve.
Landwehr 1 ^{er} ban.....	5 dernières classes de réserve.
Landwehr 2 ^{er} ban.....	6 premières classes de territoriale.
Landsturm 2 ^{er} ban	Dernières classes de territoriale et R. A. T.

Depuis le début de la guerre, l'Allemagne a été à même d'augmenter très notablement l'effectif de ses armées tout en comblant ses pertes, et cela en incorporant successivement les différentes catégories d'hommes non instruits, c'est-à-dire : 1^{er} les hommes non incorporés en temps de paix faute de crédits suffisants (ersatz-réserve) ; 2^{er} les jeunes classes non appelées lors de la guerre, c'est-à-dire 14, 15, 16, 17 et probablement une partie de 18 ; 3^{er} les hommes inaptes au service armé (ces deux dernières catégories constituent le landsturm non instruit ou 1^{er} ban) ; 4^{er} les engagés volontaires ; 5^{er} les récupérés des réformes et révisions antérieures (ces éléments étaient à même de fournir un contingent voisin en nombre du premier).

Le groupement des effectifs. — Ayant ainsi établi l'importance des effectifs dont a disposé l'Allemagne pendant les deux premières années de guerre, voyons maintenant de quelle manière ils ont été répartis.

Cette répartition comporte trois grandes catégories :

1^{er} Les formations du front ;

2^{er} Les formations de l'arrière (service de l'intérieur et des étapes) ;

3^{er} Les ouvriers mobilisés.

Depuis plusieurs mois les ouvriers mobilisés ont été en partie remplacés par des prisonniers et par les éléments obtenus grâce au service civil, et nombre d'ouvriers ont été récupérés par les unités combattantes ; on ne sait donc pas d'une façon précise la proportion de mobilisés de chacune de ces catégories ; nous n'envisagerons donc que le groupement des effectifs du front.

Avant la guerre, l'armée allemande ne comprenait que des corps actifs au nombre de 25 (21 corps, 1 de la garde et 3 bavarois), mais il y avait lieu de penser qu'au moment d'un conflit armé, ces corps se dédoublaient en corps actifs et de réserve, car les renseignements de notre service d'espionnage indiquaient que dans chaque corps d'armée l'ensemble du matériel était en double des besoins du corps actif.

La suite des faits a d'ailleurs confirmé cette hypothèse, car au lendemain de la mobilisation l'Allemagne créa 13 corps de réserve, plus 7 divisions indépendantes, dont 3 de la garde.

Plus tard, le développement des opérations de guerre amena nos ennemis à recourir à la création de formations nouvelles.

C'est ainsi qu'en octobre 1914, lors de la bataille de l'Yser, 6 nouveaux corps et demi furent formés et plus tard encore 4 corps et demi furent constitués ; mais tandis que toutes les unités précédentes étaient composées d'hommes de la réserve, celles de la deuxième série et celles que nous verrons apparaître ultérieurement sont formées d'hommes de la landwehr et de l'ersatz.

C'est ainsi que successivement furent créées : 6 divisions d'ersatz ; 25 divisions de landwehr (réparties en divisions et brigades) ; 6 divisions de landsturm. Enfin certaines unités d'ersatz et de landwehr ont été groupées en corps de réserve (XV^e et XVII^e corps, 35^e division).

Mais la guerre nécessitant de nouveaux remaniements des unités, en dernier lieu les Allemands constituèrent de nouvelles divisions et brigades en prélevant des régiments sur les corps actifs et de réserve existants et en réduisant leurs divisions à 3 régiments. Les éléments ainsi créés formèrent 20 divisions nouvelles, plus 4 brigades.

Il faut donc distinguer essentiellement les deux périodes de création d'unités nouvelles en : 1^{er} période correspondant à un accroissement de l'effectif ; 2^{er} période où l'effectif ne s'accroît pas et où seule la répartition des hommes varie.

Somme toute, l'armée allemande comprendrait actuellement :

25 corps actifs	50 divisions
25 corps de réserve.....	50 "
9 divisions de réserve.....	9 "
20 divisions nouvelles.....	20 "
25 divisions de landwehr.....	25 "
6 divisions d'ersatz.....	6 "
6 divisions de landsturm.....	6 "
4 brigades	2 "

168 divisions ;

auxquelles il faut ajouter les divisions indépendantes de cavalerie, soit 11 divisions indépendantes (non compris les régiments ni détachements rattachés aux grandes unités). Soit, en chiffres ronds, 180 divisions.

Constitution des grandes unités. — On conçoit que les armées, de même que les groupes d'armées, soient des éléments extrêmement variables quant aux effectifs qu'elles comportent ; mais, fait plus curieux, il en est de même des unités immédiatement inférieures : le corps d'armée et la division. Il semble que le commandement allemand se soit décidé à réduire la division à 3 régiments d'infanterie, mesure qui peut avoir deux explications : soit le désir de maintenir le même nombre de grandes unités en réduisant l'effectif ; soit celui, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, d'augmenter l'armement en artillerie en diminuant la proportion de fantassins. Par là même, on trouve dans l'armée allemande des corps d'armée à 8, 7 et 6 régiments d'infanterie qui ont au minimum 48 pièces de campagne (canon de 77 mm et obusier léger de 105 mm). L'artillerie lourde dépend en partie des corps d'armée, en partie du haut commandement qui en réserve la plus grande portion pour la disposer suivant l'importance des secteurs d'armée.

LES DIFFÉRENTES ARMES

L'INFANTERIE. — Le régiment d'infanterie est à 3 bataillons (certains à 2, d'autres à 4 cependant) ; le bataillon est à 4 compagnies divisées en 3 sections ou Züge.

Il existe : 1^{er} des régiments de grenadiers ; 2^{er} des régiments de fusiliers ; 3^{er} des régiments de tirailleurs ; 4^{er} de l'infanterie de ligne ; 5^{er} des chasseurs à pied.

Dans l'ensemble, à part les chasseurs qui sont organisés en bataillons avec 1 ou 2 compagnies cyclistes, il n'y a pas de différence appréciable entre les diverses catégories de fantassins sinon du fait qu'ils appartiennent ou non à la garde.

La CAVALERIE comprend :

1^{er} Une cavalerie lourde (gardes du corps, cuirassiers, cavaliers lourds, carabiniers saxons et cavaliers bavarois) ; 2^{er} une cavalerie de ligne (uhlans) ; 3^{er} une cavalerie légère (dragons, hussards, chasseurs à cheval, chevau-légers).

L'ARTILLERIE est formée :

1^{er} D'artillerie de campagne à 2 groupes normaux avec batteries de 4 ou 6 pièces ; 2^{er} d'artillerie à pied ou lourde, la plupart avec attelages, à laquelle s'adjoignent sur le terrain des pièces légères qui permettent ainsi un réglage économique du tir.

Le GÉNIE comprend :

Des régiments de pionniers, des troupes de communications, chemins de fer, télégraphes, téléphones, aérostiers, aviateurs, automobilistes.

Il faut enfin mentionner le train et les détachements de mitrailleuses, qu'ils appartiennent à l'armée de campagne ou à l'armée de forteresse.

Les uniformes. — Ils sont actuellement de trois types : l'uniforme du temps de paix, à peu près disparu ; l'uniforme de guerre (modèle 1910), gris ou vert, *feldgrau* ou *grüngrau* ; le nouvel uniforme de guerre (modèle fixé par

BANDES DE CULOTTE	PATTES D'ÉPAULES	INSIGNE DE COL	
	Torsade à 3 brins (2 en or, 1 en argent)		Officiers-généraux.
	Deux batons en croix		Feld-marschall.
Double bande rouge ponceau.	Quatre étoiles		Colonel-général av. le rang de maréchal.
	Trois étoiles		Colonel-général.
	Deux étoiles		Général d'infanterie.
	Une étoile		Lieutenant-général.
	Pas d'étoile		Major-général.
Double bande rouge ponceau			Officier d'ordonnance de l'empereur ou d'un prince.
Double bande amarante			Officier du grand état major du ministère.
Passepoil.	Torsade à 2 brins d'argent doublée de drap		Officiers supérieurs.
	Deux étoiles		Colonel.
	Une étoile		Lieutenant-colonel.
	Pas d'étoile		Major.
Passepoil.	Patte d'épaule plate en argent		Officiers subalternes.
	Deux étoiles		Capitaine.
	Une étoile		Lieutenant supérieur.
	Pas d'étoile		Lieutenant.
Sabre d'officier, sac d'officier.	Pattes d'épaules bordées d'un galon large et numéro de régiment		Sous-officier stellwarter (fonction d'officier).
Sabre, dragonne et cocarde d'officier. Pa de sabre d'officier.	Large galon avec bouton de chaque côté du col		Feldwebel et wachmeister et vizefeldwebel.
	Id. mais pas de bouton large gal. à la manc.		Sergent.
	Bouton héraldique de chaque côté		Sous-officier.
			Gefreite.

COMMENT ON RECONNAIT UN GRADE ALLEMAND

l'ordre du cabinet du 21 septembre 1915) comporte l'adoption pour toutes les armes d'une blouse d'un modèle uniforme gris ou gris-vert.

Notons enfin que la tenue d'intérieur sera, faute d'anciens tissus, faite avec du gris de campagne, que tous les cuirs doivent être noircis, enfin que la calotte ronde et plate va être uniformément munie d'une visière. Le casque perd ses parties amovibles et est fait souvent d'un métal couvert d'étoffe.

La couleur de l'uniforme, l'examen de la coiffure, la forme de la veste, la forme du col sont les premières indications ; d'autres tiennent à la couleur des bandes de casquette, des pattes de manteau et d'épaules.

Il faut cependant ajouter quelques points caractéristiques :

Les troupes de la garde portent, tant au niveau du col que des parements de manches, un double galon rectiligne ou « litzen ».

Les troupes appartenant aux unités de réserve ont sur le couvre-casque un R au-dessus du numéro du régiment ; celles de la landwehr ont un L agrémenté d'une croix en métal argenté.

Les unités de landsturm ont une croix en métal doré sur le couvre-casque et le numéro de leur unité au collet.

Enfin les contingents bavarois ont au col un galon formé de losanges alternativement bleus et blancs, tandis que les contingents des autres pays d'origine se distinguent aux variations de l'emblème héraldique du casque.

Dans un même régiment les bataillons se distinguent aux couleurs de la fausse dragonne appendue au sabre-baïonnette.

Les grades sont signalés dans le tableau ci-dessus. Disons que les officiers de réserve, de landwehr, se distinguent des autres par des insignes spéciaux, notamment le port de la croix de landwehr.

L'ARMÉE DE TERRE DES ÉTATS-UNIS



Un camp d'instruction près de Plattsburg.



Équipement d'un soldat américain



Artilleurs faisant de la haute-école.



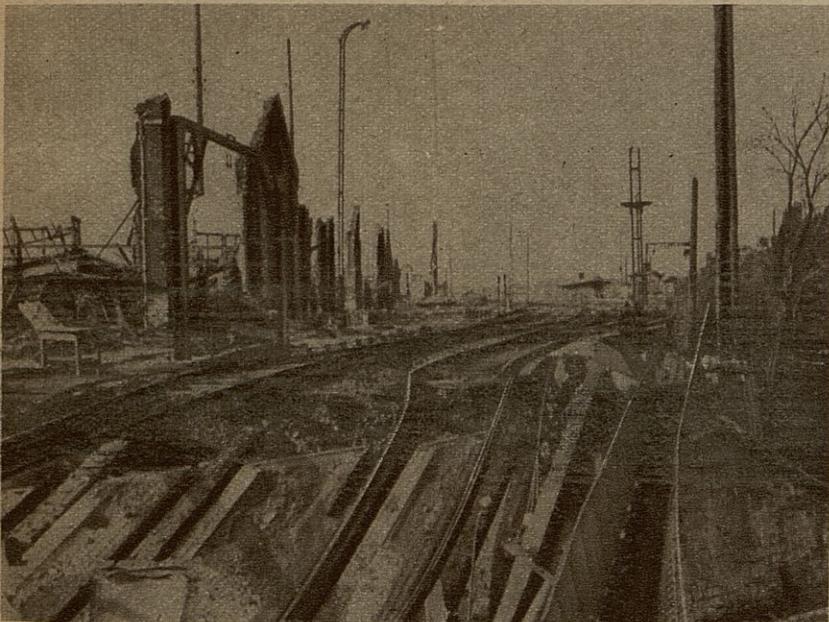
Pièces de campagne exécutant des tirs.



UN COMPAGNON DE GARDE.

Nous avons récemment donné des renseignements détaillés sur la puissante marine de guerre des Etats-Unis ; depuis, la grande République est entrée dans le conflit mondial à côté des alliés, mettant à leur disposition son or, ses ressources économiques, ses navires et ses soldats ; l'armée de terre n'est pas encore bien forte ; elle ne compte que cent mille hommes, mais admirablement entraînés ; leur armement est tout à fait moderne et comprend notamment une artillerie remarquable. Dans les médaillons : en haut, le général Scott, commandant en chef ; au milieu, M. Baker, ministre de la guerre des Etats-Unis.

LES RUINES DE TERGNIER ET DE CHAUNY



De la gare de Tergnier, une des mieux outillées de notre réseau du Nord, il ne reste, comme on le voit, pas même le quai intact.



De la gare de Chauny, station de grande ligne, et de ses voies, les Allemands n'ont laissé que cette jonchée de ferraille.



Après avoir franchi les ruines du pont du chemin de fer de Tergnier, on ne voit encore que ruines : ce sont celles de la ville.



Nos soldats, défilant sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Chauny, ont été les premiers témoins des ravages des Boches.



Chauny et Tergnier étaient, avant l'occupation allemande, deux localités prospères : la première avec 10.700 habitants, la seconde avec 4.900. Toutes deux stations de la grande ligne Paris-Maubeuge, leur gare s'ouvrait encore sur différentes lignes secondaires. La gare de Tergnier (à gauche) était très importante. Il y avait là de vastes ateliers de la Compagnie du Nord. A droite, la rue Saint-Martin, à Chauny, qui a été particulièrement saccagée. Les Allemands ont d'ailleurs ravagé toute la région avec acharnement.

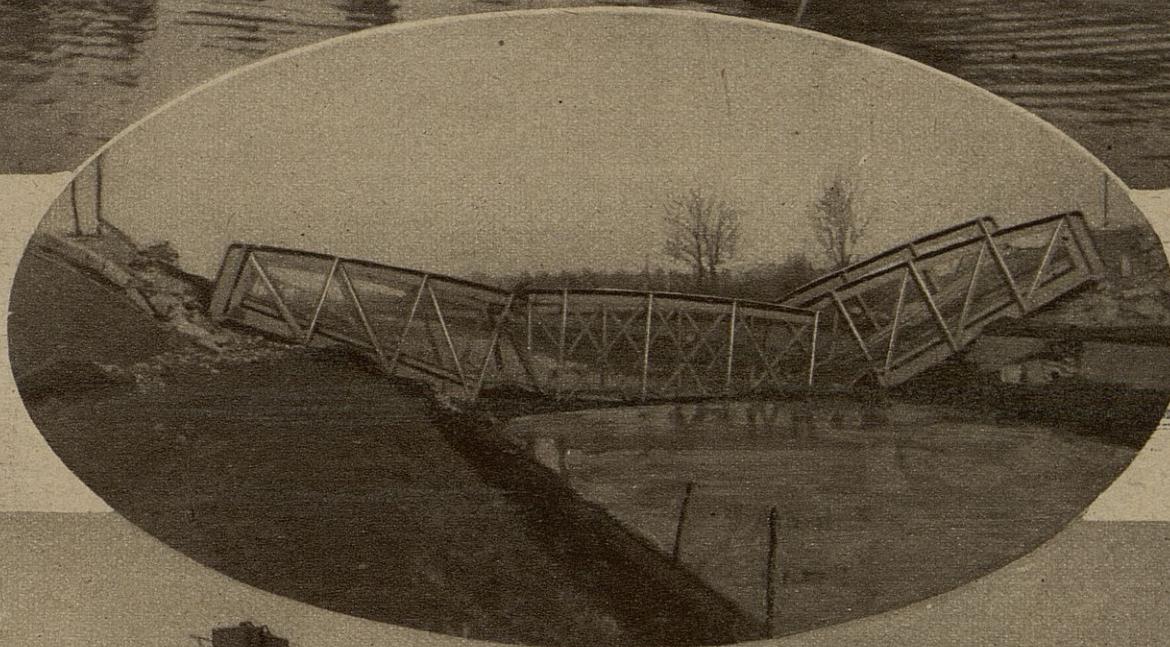


NOTRE AVANCE VERS SAINT-QUENTIN



Pour remplacer le pont métallique qui franchissait le canal de la Somme entre Moyencourt et Buvry, au sud-ouest de Ham, notre service du génie construisit rapidement ce pont de bateaux.

Notre photographie nous fait assister au passage des autos-canons sur le pont de bateaux. On en voit tout un groupe arrivant le long de la berge pour franchir à leur tour le canal de la Somme.



A l'entrée de Ham, les Allemands avaient placé une mine dont l'explosion produisit l'excavation que l'on voit ici ; la largeur en était de 40 à 50 mètres ; la profondeur atteignait 15 mètres ; on peut s'en faire une idée par la hauteur du soldat qui se trouve au fond. En arrière de cet entonnoir, ce sont les bâtiments de la sucrerie de Ham que les Boches ont détruite après en avoir volé et expédié chez eux les machines. Dans le médaillon : le pont métallique que les Allemands avaient fait sauter sur le canal de la Somme et que notre génie remplaça par un pont de bateaux avec tant de promptitude que la poursuite des Allemands n'en fut pas ralenti.

DANS LES LIGNES DE L'ARMÉE BRITANNIQUE



Les villages les plus pauvres ont payé comme les plus opulents leur tribut à la guerre. Thilloy, dont voici l'unique rue, faisait partie de l'agglomération Ligny-Thilloy, à 3 kilomètres de Bapaume. Ces deux localités comptaient ensemble 680 habitants. C'est dire que Thilloy était peu de chose. Mais son humilité ne l'a pas sauvé du désastre. La retraite des Allemands sur l'Ancre fit tomber ce village aux mains de nos alliés le 1^{er} mars. Ils purent constater que l'ennemi, avant d'évacuer Thilloy, y avaient achevé l'œuvre de l'artillerie : des pauvres habitations ils ne laissèrent que des toitures délabrées et des murs abattus.



Villers-Carbonnel n'était pas important par sa population qui se bornait à 460 habitants, mais par sa situation, au bord d'un plateau qui domine le cours de la Somme. Les Allemands avaient installé sur cette hauteur de grandes forces d'artillerie que nos alliés contrebatteient avec énergie. Le malheureux village reçut maints obus qui étaient destinés à nos ennemis. Aussi a-t-il été fort éprouvé, comme on peut en juger par notre photographie de la rue qui composait tout le bourg et où ne se voit plus une seule maison intacte. Villers-Carbonnel a été repris le 17 mars par l'armée de nos alliés.



Les Allemands avaient dressé, au Sars, le monument que représente le médaillon ci-dessus, pour perpétuer soit le souvenir de leur séjour, soit l'attribution à quelqu'un de leurs chefs d'une décoration. A gauche : le spectacle navrant de Bapaume, vu du haut de l'hôtel de ville aujourd'hui détruit. A droite : un Australien écrivant son nom sur le socle de la statue de Faïdherbe. A la place de la statue les Boches avaient installé un tuyau sur une manière d'affût, espérant que les avions alliés prendraient cela pour un canon antiaérien.

LES RUINES DE L'HOTEL DE VILLE DE BAPAUME



Dans la nuit du 27 mars dernier une formidable explosion, dont les causes nous sont encore inconnues, détruisait l'hôtel de ville de Bapaume et ajoutait de nouvelles ruines aux ruines faites par les Allemands avant leur départ ; deux députés du Pas-de-Calais, MM. Raoul Briquet et Tailliandier, qui étaient venus porter des secours à leurs compatriotes, étaient parmi les victimes, soldats australiens pour la plupart. Voici ce qui reste de l'hôtel de ville ; des « Anzacs » examinent les décombres encore fumants.

LES COMBATS AU NORD DE MONASTIR



Après avoir subi les exactions des Bulgares qui ne le cèdent en rien aux Allemands, la population de Monastir respire enfin sous l'administration des alliés. Voici un détachement français en marche à travers la ville. La présence de nos troupes donne aux habitants un sentiment de sécurité que depuis longtemps ils ne connaissaient plus.



Les Russes de l'armée d'Orient avaient déjà fait la grande guerre dans leur pays et étaient déjà rompus à la vie en campagne. Leur intrépidité tranquille va de pair avec leur aptitude à s'accommoder de tout. Ceux-ci, par exemple, qui, se rendant aux premières lignes, font halte au bord de la route, se trouvent à l'aise sur le sol rocailleux.



Une grande activité règne en ce moment en Macédoine, en particulier dans la région de Monastir, où les alliés, du 18 au 26 mars, ont enlevé, entre autres fortes positions, la côte 1248, le village de Snegovo, le village et le monastère de Rastani. Durant cette courte période, 22 pièces d'artillerie et 2.104 prisonniers tombèrent entre leurs mains. Notre photographie montre un fort contingent de prisonniers bulgares gardés par un soldat serbe. Dans le médaillon : quelques-uns des canons pris par les Serbes au cours des opérations.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par
Edmond ÉDOUARD-BAUER

PROLOGUE

PAR UN SOIR D'AOUT

Le crépuscule épaisseait ses voiles ; une buée légère montait lentement de la rivière et noyait déjà les troncs des peupliers immobiles ; leurs cimes, éclairées par les derniers rayons du soleil, se découpaienr en chapes d'or sur l'azur pâlissant du ciel clair...

Accoudé à la fenêtre, je respirais avec délices la brise pure et forte, parfumée par les foins fraîchement coupés, et qui enveloppait la campagne au repos d'une tendre caresse, avant le beau sommeil de ce soir d'été.

— Hep ! là-haut ! cria une voix joyeuse.

Mes yeux redescendirent vers la petite prairie qui dévale en pente douce de ma maison à la berge touffue, et j'aperçus mon vieil ami Job, la ligne à l'épaule, le chapeau sur l'oreille, le lorgnon en bataille, qui poignait, de sa dextre tendue vers moi, la masse, argentée d'écaillles, d'un magnifique poisson.

— Un brochet ! un brochet de dix livres, monsieur !... qu'en dites-vous ? Tous vos records sont battus...

Une demi-heure plus tard nous étions attablés dans la salle à manger rustique de mon refuge provincial et je m'extasiais comme de coutume devant le vigoureux appétit par quoi Job remplaçait pour quelques instants sa verve intarissable.

Je considérai mon vieux camarade ; il n'avait point changé d'un trait depuis le temps déjà lointain où, par le hasard d'un soir d'orage, j'avais été contraint de chercher un refuge contre l'ondée, dans la salle de lecture publique de la bibliothèque de l'Arsenal.

En cet instant de calme complet, je revécus notre rencontre avec une lucidité parfaite.

Je me souvins que, la pluie continuant à gifler désespérément les vitres, j'avais ouvert, pour tuer le temps, un in-folio pris au hasard sur la table à laquelle je m'étais assis, lorsqu'une main se posa sur mon épaulé.

Je vis alors un singulier individu.

Un crâne énorme et embroussaillé de mèches « multicolores » — comme disaient les rapins de 1830 — s'évasait au-dessus d'une grosse figure rougaude et imberbe de solide paysan. A travers un lorgnon tordu, dont l'éternel verre cassé est toujours le même encore à notre époque, — et après combien de tribulations ! — pétillaient deux petits yeux de myope, tour à tour ingénus et perçants, éteints ou brillants, mais toujours empreints d'une vivacité extraordinaire ; et cette étrange physionomie se « collait », si je puis dire, sur un corps charpenté à coups de hache. Les poings étaient énormes, les jambes trapues, les pieds formidables.

Un veston beaucoup trop court et trop étroit, d'une nuance si passée qu'elle en était indéfinissable, un gros foulard à carreaux blancs et jaunes et un pantalon en tire-bouchon vêtaient le personnage.

Mais tout l'ensemble, depuis les grosses mains jusqu'aux petits yeux clairs dans la large face rougeaudé, exprimait une si parfaite bonté, une si saine franchise de corps et d'esprit, que je me mis à sourire quand, d'une grosse voix rauque, il me dit :

— Monsieur, je vous demande infiniment pardon... Mais vous êtes distrait, sans doute, car vous lisez ce livre à l'envers. Si c'est votre goût, je m'incline, mais ne vaudrait-il pas mieux le lire à l'endroit ?

Un peu confus de mon étourderie, j'obtempérai à l'injonction du bête, mais je ne fus guère plus avancé en prêtant quelque attention au texte que j'avais sous les yeux ; c'était un indéchiffrable grimoire, de science héraldique à travers le labyrinthe duquel mon interlocuteur se mit aussitôt en devoir de vouloir me guider.

Je l'interrompis :

— Vous êtes généalogiste, monsieur ?

— Oh ! monsieur, en amateur ; je me suis jadis vaguement occupé de cette science fort curieuse à propos d'un certain Ohenj qui fut évêque d'Islande vers l'an 610. C'était pour savoir le nom d'un inconnu, qui, se donnant pour son cousin, écrivit en langue islandaise un très curieux ouvrage de géologie sur l'Hekla...

— A ce que je vois, fis-je alors, vous devez savoir l'islandais, monsieur ?

— Oh ! monsieur, en amateur...

— Et je suis sûr, repris-je, que vous êtes en outre géologue amateur ?

— Ma foi, monsieur, vous l'avez deviné ! dit vivement mon interlocuteur.

Mon bibliophile de rencontre commençait à exciter ma curiosité :

— Seriez-vous homme, lui dis-je, à trouver quel que intérêt à la recherche de divers problèmes.

— Problèmes d'arithmétique ou de géométrie ? demanda-t-il joyeusement.

— Seriez-vous aussi mathématicien ?

— Aussi est flatteur... Oh ! non, monsieur, amateur seulement. Mais quels problèmes, je vous prie ?...

Je me dispenserai de reproduire ici la conversation qui suivit cette question. Qu'il suffise au lecteur de savoir que, prodigieusement intéressé par la découverte de cet autre Pic de la Mirandole, je n'hésitai pas à le convier à dîner dans un des plus proches cabarets, et que, quelques instants plus tard, inspiré par un succulent « canard au sang » qui venait de nous être servi, il me citait avec une surprenante mémoire des passages entiers de Brillat-Savarin et de Grimod de la Reynière, tout en flagellant le baron Brisse et en exaltant les qualités, mères de vertus, de la vieille cuisine française avec une telle éloquence que je ne pus me tenir de crier :

— Mais vous êtes aussi gastronome !

— Amateur ! oh ! très amateur ! monsieur... au fait, monsieur ?...

— Tiens, dis-je, c'est vrai, je ne me suis pas présenté.

Je déclinai mon nom et ma personnalité en souhaitant connaître les siens.

— Job, dit-il.

— Monsieur Job... comment ? questionnai-je en m'inclinant.

— Job tout court.

— Voilà : un soir, on m'a trouvé sous une porte



cochère du Faubourg-Saint-Antoine, étendu sur une poignée de vieille paille. Ça a fait rire les gens. Je devais avoir dans les huit à dix jours... Il faisait froid : c'était en janvier. Avec ma paille je devais être bien mal en point, car c'est de cette gueuserie qu'est venu mon nom.

— A l'Assistance, on me l'a conservé... Il m'allait si bien ; et puis, on s'économisait ainsi la peine d'en chercher un autre.

— Quand j'eus douze ans, on me donna un métier : fondeur en bronze. Ma profession m'ayant entraîné un après-midi au Louvre pour y voir les bronzes antiques, j'y suis revenu huit jours de suite, et, comme je ne savais pas exactement ce que tous ces gens pouvaient bien représenter, je suis allé me renseigner à côté, à la Bibliothèque nationale.

— J'y suis retourné souvent... puis tous les jours. Il y fait si bon en hiver, si frais en été !

— Finalement, je n'ai plus pu quitter l'endroit ; quelquefois, cependant, je m'égarai à la Mazarine ou à l'Arsenal... vous le savez déjà, d'ailleurs, puisque c'est en ce dernier lieu que je viens d'avoir le plaisir de vous rencontrer.

— J'étais légèrement ahuri par cette brève autobiographie où certains points, et non des moindres, n'avaient même pas été effleurés.

— Mais comment... vivez-vous ? m'exclamai-je.

— Monsieur, quand on a soif de savoir, on finit par savoir un peu ; or très peu suffit pour satisfaire aux modestes besoins.

— Avez-vous une montre cassée ? Faites voir. Le

moteur de votre auto ne tape-t-il pas bien ? Montrez. Voulez-vous une bonne thèse de doctorat ? Dans quel sens ? On manque de bras aux Halles pour décharger les maraîchers ? Voilà. En combien de jours voulez-vous savoir le grec ? Dites.

Et, souriant, Job termina :

— Vous voulez obtenir la solution de divers problèmes. Lesquels ?

Et c'est ainsi que je fis la rencontre du principal héros de ces aventures...

Mais aujourd'hui nous étions bien loin de cette époque... Les préoccupations de l'instant nous étreignirent de nouveau dans leurs lacs d'angoisse et je dis tout à coup :

— Job, croyez-vous à la guerre ?

Dans le même moment, le rugissement d'une sirène et le bruit formidable d'un moteur éteignant bientôt son ronronnement devant la maison interrompirent ma question.

— C'est Oël Low ! m'écriai-je.

Nous nous levâmes, un peu pâles, avec un ardent désir de nouvelles précises, car Low, sûrement, arrivait en droite ligne de Paris.

Il entra d'un pas rapide ; mais au lieu de l'habitué « shake-hand » il nous serra fébrilement dans ses bras en articulant ces simples mots :

— Ça y est !

Simples mots, mots terribles que les années n'effaceront plus de ma mémoire. Job resta immobile, sa physionomie si vivante, pour la première fois depuis que je le connaissais, exprimait une impression nouvelle, celle d'une tristesse infinie ; il murmura :

— Les misérables barbares ! Ils déchaînent la guerre... Quelle abomination !

— La guerre, articulai-je à mon tour ; Oël, il faut songer à ce que nous allons faire, et tout de suite. Comment allons-nous mettre de la meilleure façon possible toutes nos forces au service du pays ?

— Mais c'est simple...

— Oh ! c'est simple ! nous sommes tous trois exemptés. Je suis fort riche et, toi, tu l'es immensément... Mais ceci n'est rien à cette heure, et si Job n'a que d'être Job pour toute fortune, nous nous trouvons tous trois sur la même ligne de bataille : savoir utiliser au mieux nos qualités à tous.

— Eh bien ! je te le répète, c'est simple, dit Low. Tu as ton doctorat en médecine, n'est-ce pas ?

— D'autres sont plus qualifiés que moi ; j'aime mieux aller me battre.

— A ton choix ! Moi, j'ai quelque expérience des moteurs et de la mécanique nouvelle, je me battrai aussi, sois tranquille, mais à ma façon. Quant à Job...

Job releva la tête.

— Et moi, dit-il, mon idée est tout aussi nette ; je suis solide quoique un peu myope (en disant « un peu » notre ami exagérait) mais cet instrument optique, — et il tira de dessus son nez son mémorable lorgnon, — mais cet instrument optique me dote de la visibilité du lynx et de celle de feu William Herschell qui découvrit Uranus à l'œil nu, ou presque... J'irai donc dès demain mettre simplement mes services à la disposition de l'arme du génie militaire, et si elle ne peut consentir à m'employer, soyez tranquilles, messieurs, je trouverai ma voie. Et maintenant, achevons de souper, car M. Low et moi-même raisonnons fort mal à jeun.

Moi, je n'avais plus faim ; pendant que mes deux hôtes faisaient honneur au repas, à son tour je considérai Oël Low, mon vieil ami de toujours...

Il n'avait guère changé depuis l'enfance que nous vécumes côté à côté ; petit, râblé, ses yeux clairs de Breton bretonnant me jetant, entre deux bouchées, un regard amical, ses cheveux crépus poudrés par la poussière de la route, et surtout sa grosse lèvre inférieure, sa lippe proverbiale et joyeuse me disant clairement sa joie d'aller bientôt de l'avant, sa confiance dans notre étoile...

Lorsque le repas fut fini, nous nous levâmes et en silence nous descendîmes jusqu'à la berge. La nuit était complète maintenant ; la lune se levait, tranquille, par-dessus les coteaux, sur les plaines marécageuses où parfois hurlait un courlis. La rivière, silencieuse, s'endormait dans les roseaux courbés.

Au loin, le roulement d'un train gronda sur le viaduc fermant la calme vallée. Job me saisit le bras. Low se pencha vers nous et, tendant la main vers la lueur des fanaux du convoi qui disparaissait à l'horizon :

— Ils partent avant nous, dit-il, ils nous précèdent, hâtons-nous.

Et Job murmura sourdement :

— Ces prés, ces bois, ces chaumières ne peuvent pas être la proie de Huns, de nouveaux Zaporogues, de Turcs ou de Tatares ; ceci est illogique, absurde et l'absurde n'existe pas...

La lune montait plus haut dans le ciel ; une brise tiède frôla nos cheveux ; une dernière fois, tous trois nous étrenâmes nos mains et, devant la grandeur du paysage, devant la majesté de l'heure, nous n'avions qu'un instinct commun, qu'une pensée, qu'une âme que Low exprima par ces mots :

— Tout pour notre pays de France !

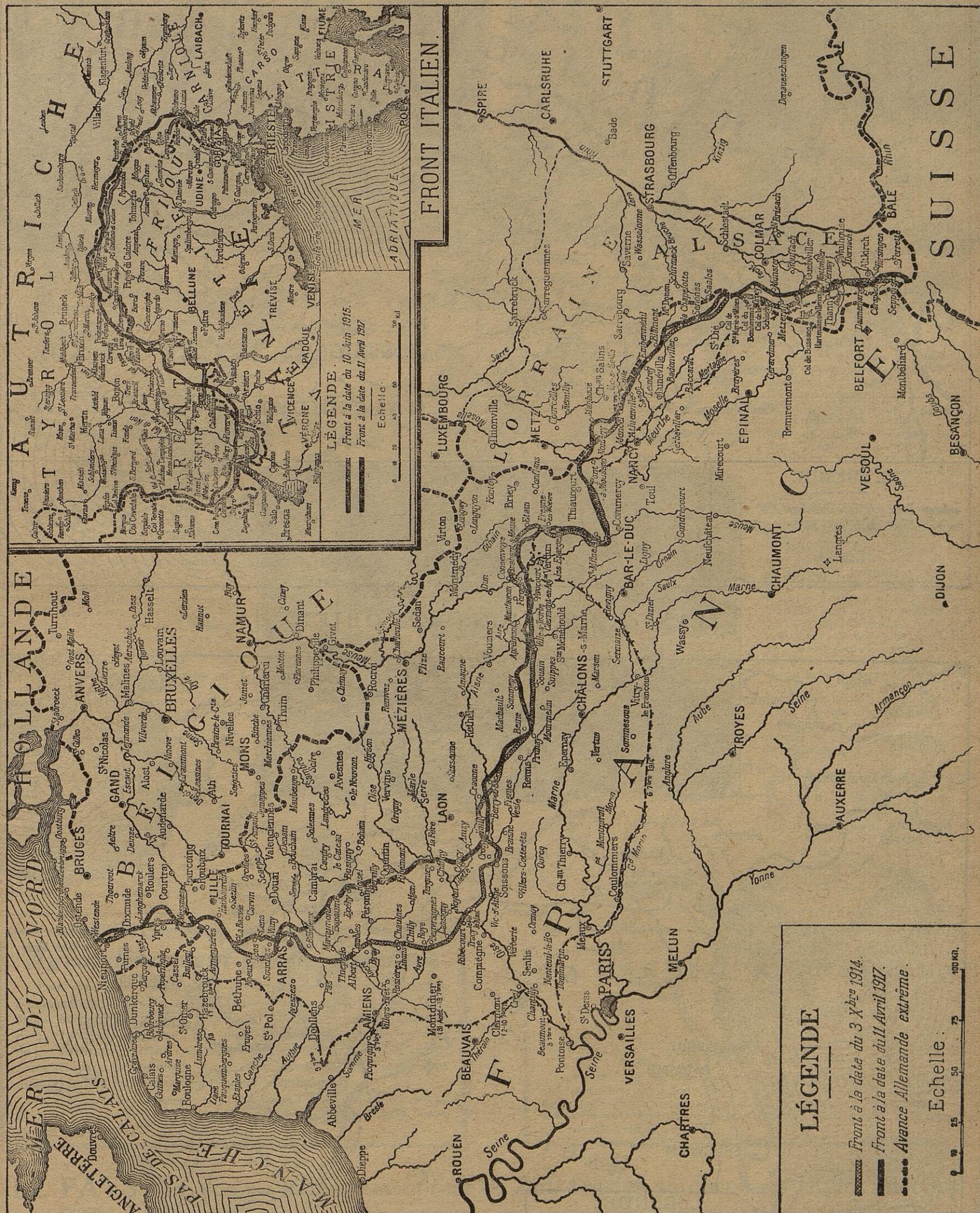
(A suivre.)

LES JARDINS SUR LES FORTIFICATIONS



Les terrains qui bordent les fortifications hors de l'enceinte de Paris ont été mis à la disposition des Parisiens pour être transformés en jardins potagers ; malgré le temps défavorable les jardiniers improvisés se sont mis à l'ouvrage ; on a commencé par clôturer chaque concession, puis on a retourné le sol, tracé des plates-bandes, fait des semis, construit des abris pour les outils. C'est un spectacle amusant et touchant à la fois que la vue de toutes ces familles travaillant avec entrain jusqu'au moment où la nuit tombe.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



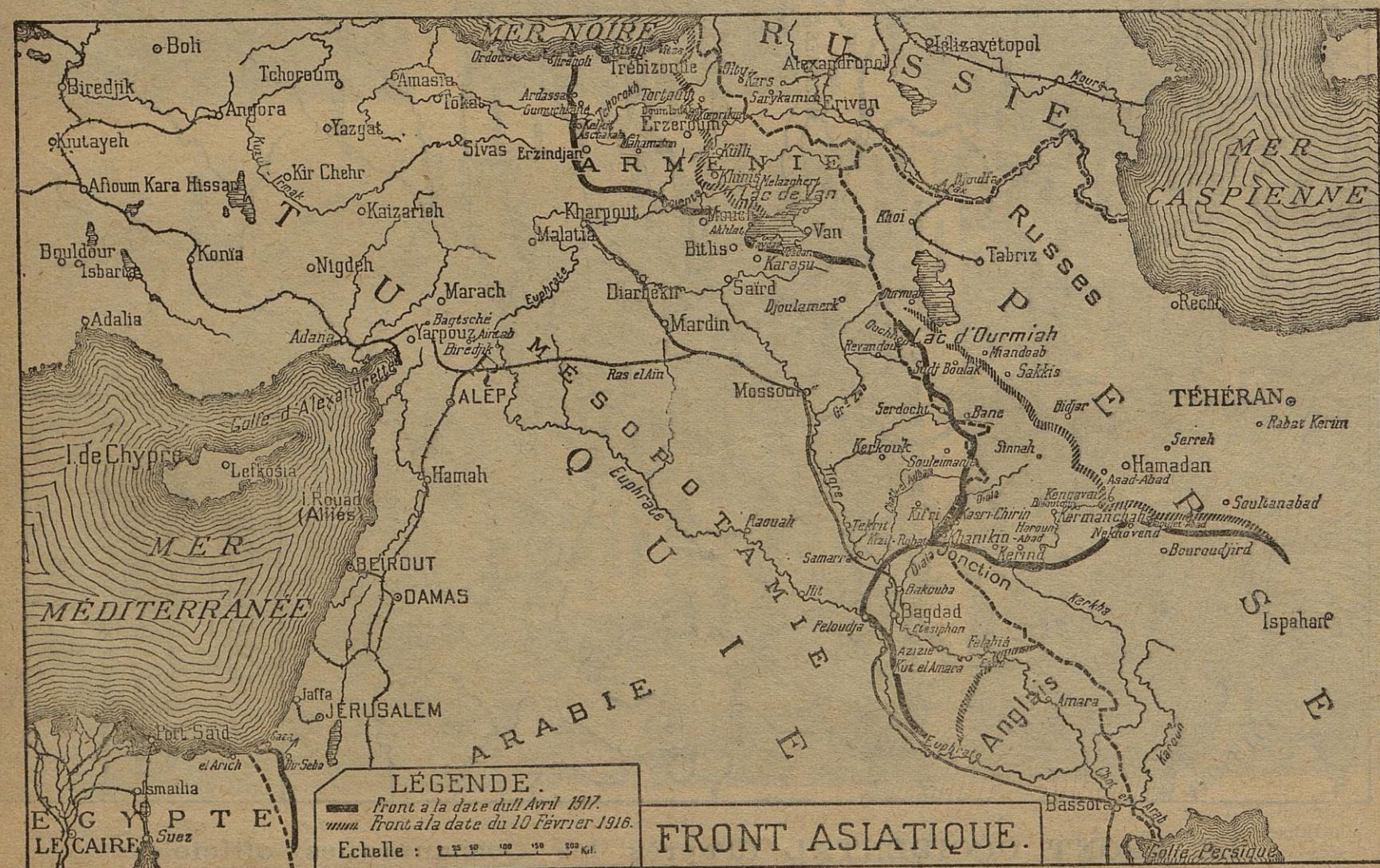
LÉGENDE

Front à la date d'Avril 1917
Front à la date du 24 Août 1916.

Echelle:

0 10 20 30 40 50 60 70 Kil.

LES OPÉRATIONS EN ORIENT



LÉGENDE

Front à la date d'Avril 1917.
Front à la date du 10 Février 1916.

Echelle : 0 25 50 100 150 200 Kil.

FRONT ASIATIQUE.



M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, a remis, le 8 avril, la croix de la Légion d'honneur au colonel Le Bel, médecin chef de l'hôpital canadien français de Saint-Cloud. A gauche, l'arrivée de M. Justin Godart et de M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis ; à droite, le sous-secrétaire d'Etat remet les insignes au colonel Le Bel.

SUR LE FRONT ORIENTAL

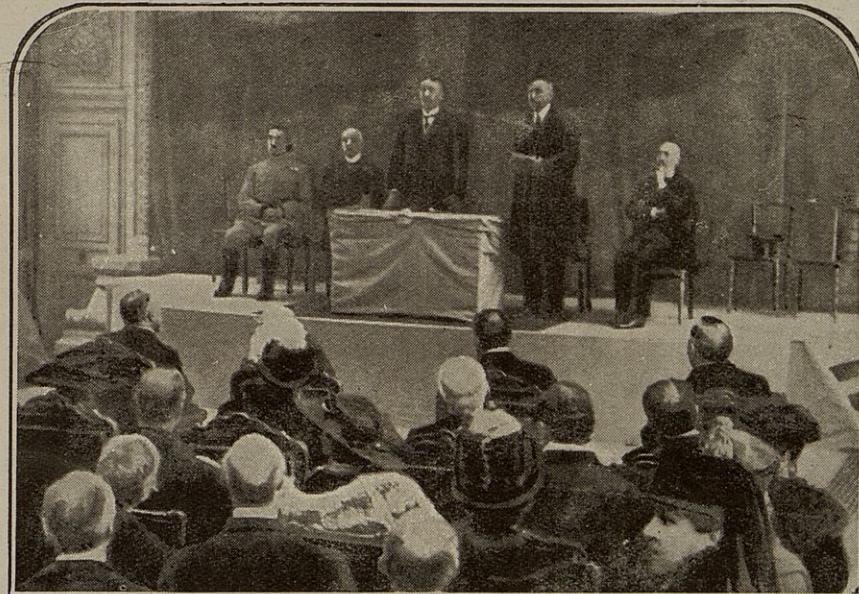
FRONTS RUSSE ET ROUMAN. — Les Allemands semblent vouloir reprendre l'offensive sur le front russe : s'ils ont espéré que la situation politique du pays favoriserait leurs initiatives, ils ont dû être détrontés par la déclaration contenue dans le récent rapport du général Broussilow au ministre de la guerre : « l'armée est prête à l'offensive... le moral des troupes est excellent... les troupes attendent avec impatience l'ordre d'avancer, persuadées que l'offensive leur donnera la victoire et affirmera la liberté conquise... » Quoi qu'il en soit, les Allemands ont prononcé dès le 3 des attaques sur différentes parties du front. La plus importante s'est produite sur le Stokhod, contre les positions tenues par nos alliés dans le nord du secteur, vers la région marécageuse du Pripet. Le point plus particulièrement visé est situé entre les villages de Tchervitché et de Borovno. L'attaque fut inopinée, violente et appuyée de tous les moyens chimiques dont les Boches ont inventé l'emploi à la guerre : gaz asphyxiants, liquides inflammés, etc. Nos alliés se battirent bravement, mais l'adversaire avait l'avantage du nombre et de la surprise ; les Russes furent donc contraints de reculer, ce qui d'ailleurs ne compromet en rien leur situation générale. Cet échec reporte nos alliés en ce point sur la rive droite du Stokhod : on pourrait dire qu'il n'a qu'une minime importance si nos alliés n'y avaient subi de lourdes pertes. Il y eut certainement de la part du commandement quelque négligence. Aussi, sur le rapport du général Alexeieff, chef du grand état-major, deux généraux ont été révoqués.

Parmi les autres attaques dirigées contre les Russes, signalons celle qui

eut lieu à 20 verstes au sud de Riga : l'assaillant put occuper quelques tranchées, mais en fut chassé aussitôt. Le 7 et le 8, c'est au nord et au sud-est de Brzezany que l'ennemi prend ses objectifs : il est repoussé. Le 9, c'est dans les Carpates, dans la région à l'ouest de Czebrone, qu'il lance ses attaques, sans remporter plus de succès. Le 11, nos alliés repoussent encore des agressions assez violentes : l'une dans la région de Voulka-Porskaïa (18 verstes au nord de Rogichtozh), l'autre dans la région de Torechkovez (direction de Sokal). Ainsi, malgré des efforts réels, les Allemands ou Austro-Allemands, sur ce front, n'arrivent à rien qui leur soit réellement utile. Les Russes tiennent bon partout et partout sont prêts à passer à l'offensive quand le moment en sera venu.

En Roumanie, on remarque aussi une plus grande activité. Le 4, les positions de nos alliés au sud-est de Monastir-Kachinoul sont attaquées à trois reprises ; toutes les tentatives sont repoussées. En Dobroudja, dans la région de Toultscha, les Bulgares essaient de franchir le bras de Saint-Georges du Danube, mais ils n'y parviennent pas. Le 6, attaques infructueuses contre les positions roumaines entre la chaussée Jacobeni-Valeputra et la voie ferrée, ainsi qu'à l'embouchure du fleuve Rymnik, au sud du village Gerlestchi. Ainsi sur le front roumain comme sur les autres, les Allemands et leurs alliés n'ont quelque succès qu'autant qu'ils peuvent agir par surprise, encore dans ce cas ne gardent-ils pas longtemps leurs avantages.

MACÉDOINE. — Il n'y a pas eu sur ce front de grandes opérations du 4 au 11. Des attaques ont été repoussées par les Italiens vers la côte 1.050 et par nos troupes, à l'ouest de Monastir, à Cerneva-Stena. Les Russes ont eu, eux aussi, leur attaque, menée par un bataillon après préparation d'artillerie. Ils ont, avec leurs mitrailleuses, arrêté net l'élan de l'ennemi.



Le comité France-Amérique avait organisé mercredi une grandiose manifestation à l'occasion de l'entrée des Etats-Unis dans la guerre. On voit ici sur l'estrade, de gauche à droite : le général Brugère, M. Sharp, Viriani, Hanotaux et Mithouard. Au premier rang de l'assistance, le président de la République et les ministres.

NOTRE PRIME

Agrandissement photographique

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primes**, dont le premier paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant, en mandat-poste, le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

A la demande de nos lecteurs, nous acceptons les bons-primes parus dans les n°s 117 à 128 jusqu'au 10 mai 1917, date extrême à laquelle les demandes devront être parvenues au PAYS DE FRANCE.

VIENT DE PARAITRE

L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine sans feu sans frais ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6 BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0° 30 ; envoi franco contre 0° 35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la **Marmite norvégienne**, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée.

LE PAYS offre chaque semaine une prime de **250 francs** au document le plus intéressant.

DE

FRANCE

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 130 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 8 et représentant plusieurs maisons de Noyon écroulées « après le départ des barbares ».

Rappelons que par cette attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



PAYSAGE DE GUERRE

Voilà une vue divine, capitaine... joli débouché sur le coteau... faudra me garnir ça avec deux mitrailleuses !



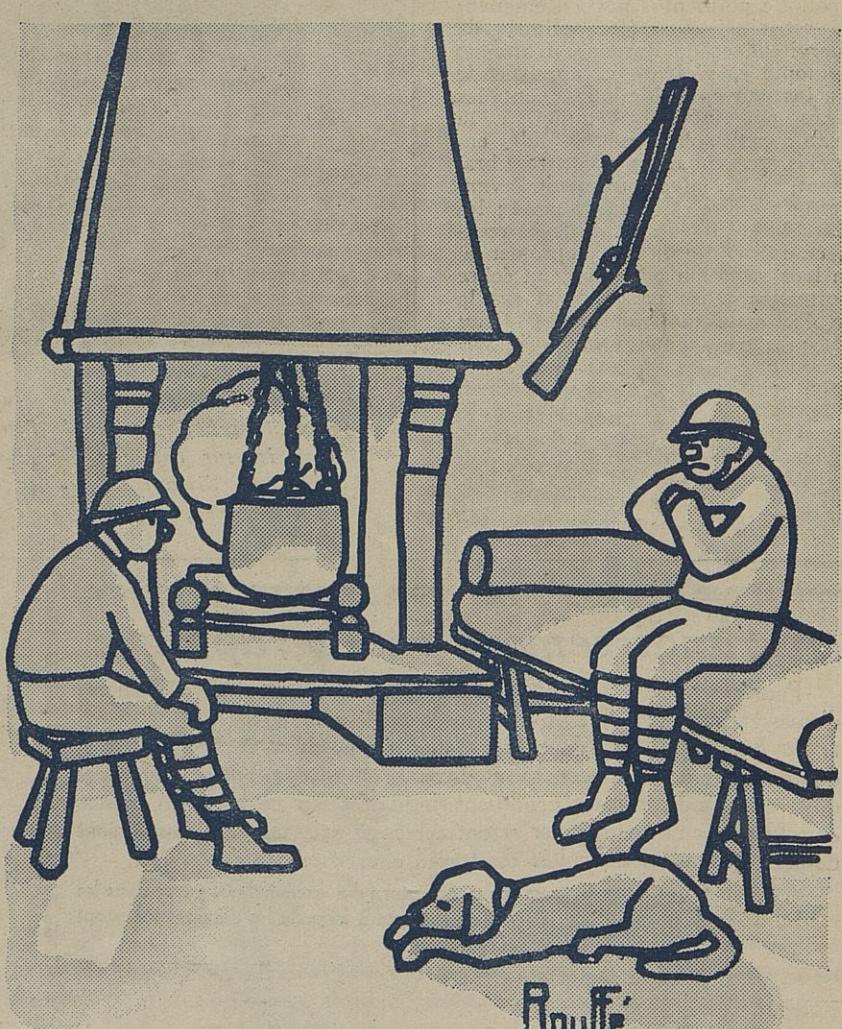
LES BIBELOTS DU GENERAL

— I t'a dit d' faire attention à ses bibelots, en rangeant sa carrée, l' général... Il a donc des bibelots ?
— C'est sa croix, pis son revolver...



LES SIMPLES

— Qu'est-ce que tu t'es payé, quand le prêt a été porté à cinq sous ?
— Un quart de camembert...
— Alors maintenant qu'il est porté à vingt sous ?
— J'veais acheter un quart de camembert.



IRREFUTABLE

— Le blocus, arrêter la navigation !... mais, mon vieux, on n'arrête pas la navigation en lançant un bateau !